

L'UTOPIE A L'AUNE DU REGIONALISME :
FRANÇOIS VALLEE, LEXICOGRAPHE
ET THEORICIEN DE L'ENTREPRISE EN BRETAGNE PENDANT
L'ENTRE-DEUX-GUERRES.

Jean-Yves ANDRIEUX

La question du logement social requiert, à l'évidence, la multiplicité et la comparaison des approches : histoire industrielle, sociale, culturelle d'abord, bien sûr. Observation archéologique et typologique ensuite sur les choix adoptés, les formules mises à l'essai sur le terrain. Mais aussi, et peut-être surtout, situation dans l'ordre de la théorie. Avec ce croisement des réflexions, notre connaissance des villages ouvriers et des concentrations d'habitat associées à l'entreprise s'est récemment enrichie et approfondie¹. Et c'est sans doute à ce prix que l'on peut conserver à l'utopie son sens véritable qui, sur le long terme de la pensée philosophique, outrepassa le contenu socialiste ou égalitaire, pour atteindre le dessein idéologique fort d'un type de société (imaginaire ou non) où une direction idéale cherche à promouvoir l'organisation collective du bonheur.

Utopie et identité nationale.

Telle est l'optique avec laquelle je souhaiterais évoquer le cas d'une province française, la Bretagne, qui n'a pas connu a priori d'exemples localisés significatifs de village industriel. La pensée et les recherches qui s'y sont exprimées entre le couchant du XIX^e et l'aube du XX^e siècle me paraissent pourtant apporter une contribution riche au débat, car elles transportent des vecteurs presque toujours oubliés, pour des raisons liées à l'analyse objective du développement économique. Ces vecteurs peuvent être traduits par une question simple : comment les rapports sociaux, et spécialement les relations entre le patronat et le prolétariat, ont-ils pu être occultés ou rêvés par une obsession : celle de la (re)conquête d'une identité nationale ? Comment ce thème, dans une région où les structures héritées de l'âge proto-industriel sont restées longtemps vivaces et, dans certains secteurs, dominantes, a-t-il pu nourrir les positions d'un mouvement d'abord régionaliste, puis nationaliste, sinon robuste, du moins virulent ? On devrait alors pouvoir admettre que le refus, consciemment justifié par la sauvegarde d'une communauté bretonne, d'un habitat adapté à la condition ouvrière était, en réalité, une des réponses possibles au problème posé par la société industrielle, en dépit de son côté minoritaire ou anecdotique. Même si cette réponse est de l'ordre de la négation, et j'oserais dire de la dénégation politique, elle se situe justement par rapport à la conviction généralement admise du progrès et de la modernité.

¹ Voir, par exemple, le 3e congrès d'histoire textile de Tourcoing, 1987

Communautés et villages industriels dans l'Ouest.

Il ne faut pas croire, pour autant, que le schéma du rêve égalitaire n'aurait pas été illustré du tout en Bretagne. Il en existe des exemples peu connus, mais fort probants. J'en veux pour première preuve la tentative de relance d'une industrie linière, dans le département des Côtes-du-Nord, au cours des années 1840, après l'effondrement définitif de l'ancienne manufacture dispersée des toiles dites "Bretagnes légitimes" (tissées dans la région de Quintin-Loudéac-Uzel et Moncontour). Cet effort, largement suscité et soutenu par la puissance publique, en l'occurrence par la préfecture et le conseil général de Saint-Brieuc, fit appel à des personnages comme le rospezien Yves Le Bonniec, modeste peigneur de filasse de lin, formé aux techniques normandes et racheté du service militaire par le département pour répandre son savoir-faire.

Cet homme intelligent eut l'intuition d'adapter le moulin dit flamand aux besoins locaux et de le fixer sur un châssis hydraulique. C'était le point de départ du teillage (i.e. battage de la fibre) mécanique. Et, en janvier 1850, l'inventeur administrait le moulin de Kerniflet, à Lannion. Celui-ci, racontait-il lui-même, *"fonctionne sous le régime de l'association entre patron et ouvriers... Une caisse de secours est formée au moyen des amendes au règlement intérieur et de dons volontaires... Nous avons formé une classe le soir que l'instituteur de la ville vient diriger et à laquelle tous les ouvriers prennent part après le travail de l'atelier. Nous espérons que bientôt tous sauront lire, écrire et compter, seront enfin en état de comprendre et même de vérifier la comptabilité de laquelle doivent ressortir les chiffres de leur participation"*. Le maire de Lannion ajoutait, en 1855 : *"Deux dortoirs existent dans l'établissement, l'un de douze lits pour hommes et l'autre de quatre pour femmes. Les ouvriers sont logés dans l'établissement et Le Bonniec leur fournit la demi-pension"*². On ignore quelles circonstances (peut-être un incendie), apparemment soudaines, stoppèrent cette expérience de minicommunauté aux principes d'abord assez radicaux, puis plus traditionnels, voire quelque peu moralistes.

Mais elle ne constitue pas un cas totalement isolé. A la fin du règne de Louis XVIII (1823-1824), le phalanstérien catholique Louis Rousseau avait envisagé un projet de *tribu chrétienne* : *"Il s'agissait d'organiser dans la baie de Goulven, à une vingtaine de kilomètres au nord de Landerneau, une vaste exploitation agricole communautaire érigée sur des terres soustraites à la mer au moyen d'un système d'endiguement"*³. Ce système, formé de dunes, existe encore aujourd'hui de même que certains bâtiments du village associatif, groupés en bordure de littoral. Enfin, dans les lointaines marches de Bretagne, à Fontaine-Daniel (sud-ouest de Mayenne), le village industriel fondé par la famille Denis autour de la filature créée sous le Premier Empire s'est voulu une translation, dans l'ordre

² J'ai donné, en collaboration avec D. Giraudon, une relation circonstanciée de l'expérience à laquelle on pourra se reporter pour complément d'information : *Teilleurs de lin du Trégor. 1850-1950*, Ed. Skol Vreizh, Morlaix, 1990. Voir en particulier p. 26-30.

³ C. Abéguilé, "Architecture industrielle et machinisme à vapeur : le cas des établissements Jacques Frimot à Landerneau (1822-1859)", *Arts de l'ouest, Architectures du travail* (sous la dir. de J.-Y. Andrieux), Presses de l'Université de Rennes 2, 1992, p. 41. On peut lire l'histoire de cette expérience dans un fascicule rédigé par les descendants de Louis Rousseau, mais non diffusé.

matériel, de la pensée anthroposophique de Rudolph Steiner⁴. Les premiers logements collectifs y apparaissent au milieu du XIX^e siècle et sont complétés par des pavillons individuels à partir de 1925. Il en résulte, à l'écart de toute agglomération urbaine, un paysage d'une surprenante cohérence qui répond parfaitement à la définition du village industriel⁵.

François Vallée, théoricien du mouvement breton.

L'exemple que je me propose de développer est cependant, quant à lui, entièrement contraire à ces divers cas de figure. Il doit beaucoup à l'action et aux convictions d'un membre historique et emblématique du mouvement régionaliste breton, François Vallée (1860-1949), lequel était en même temps issu d'une importante dynastie de l'industrie papetière. A en croire les très nombreuses notices qui lui ont été consacrées avant et après sa mort, il s'agit là d'un personnage local de premier plan : pas moins de vingt-six articles sur lui-même ou sur son œuvre, dans des supports de sensibilité variable (Association bretonne, Al Liamm, An Oaled, etc.), et même quelques signatures de linguistes prestigieux (F. Falch'un, J. Vendryes)⁶. Je passerai donc rapidement en revue les circonstances principales de sa vie.

"Il est rare", écrit son biographe le plus sûr, H. Corbes, "*de rencontrer une vie aussi dépourvue d'aventures et, en même temps, aussi pleine de pensée et d'action*"⁷. En effet, F. Vallée, né à la papeterie de Locmaria, près de Belle-Isle-en-Terre (localité dont son père, Adolphe, fut le maire pendant dix-sept ans), était de santé fragile. Elevé en français dans sa famille, il fréquentait les fils des ouvriers de l'usine qui, eux, s'exprimaient alors majoritairement en breton, lorsque, bien sûr, ils n'étaient pas à l'école ! En outre, il fut formé par de grands celtisants (E. Ernault et J. Loth. Ce dernier fut professeur à la faculté des lettres de Rennes). Lorsque son père se retira des affaires, vers 1890, F. Vallée vécut avec ses parents à Saint-Brieuc et se consacra, par loisir, à l'étude de la chimie (il possédait un petit laboratoire privé) et, par passion, à celle des langues bretonne et galloise. En 1898, il faisait partie des fondateurs de la très conservatrice Union régionaliste bretonne (URB), présidée par le marquis de l'Estourbeillon, aux côtés (entre autres) d'Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, Théodore Botrel. Après avoir recueilli et

⁴ L'autrichien Rudolph Steiner (1861-1925) cherche à rapprocher la réflexion théosophique du christianisme. Il en tire des conséquences sociales : voir *Le triple aspect de la question sociale et Un chemin vers la connaissance de soi*, Paris, Presses universitaires de France, 1925. L'un des dirigeants de Fontaine-Daniel, Jean Denis, a donné une interprétation originale de cette théorie dans un fascicule intitulé : *De la constitution d'une vie sociale harmonieuse*, Laval, 1945.

⁵ Voir l'étude de S. Fresnais, "Fontaine-Daniel (Mayenne) : un microcosme de l'industrie textile", *Arts de l'ouest, Architectures du travail* (sous la dir. de J.-Y. Andrieux), Presses de l'Université de Rennes 2, 1992, p. 29-39.

⁶ D'après la bibliographie du fonds Malo Renaud (Bibliothèque municipale de Rennes) et le *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (R. Kerviler, X. du Boisrouvray, H. Le Masne de Chermont, L. Rouzeau), t. XI, Mayenne, Floch Ed., 1985, p. 719-720.

⁷ H. Corbes, "La vie et l'oeuvre de François Vallée, grammairien et philologue breton", *Bulletins et mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. LXXXVIII, 1960, p. 1.

enregistré les airs des *gwerziou* (chan-sons du folklore populaire) auparavant publiés sans la musique par Luzel (1868-1874), il entreprenait ses deux oeuvres majeures : *La langue bretonne en 40 leçons* (méthode diffusée en 1909, mais esquissée dès 1902, qui est un savant essai de synthèse entre les parlers cornouaillais, léonard et trégorrois)⁸ et le *Grand dictionnaire français-breton* (1931)⁹, suite ambitieuse mais logique de cette délicate alchimie pratiquée sur une langue où les susceptibilités dialectales sont très vivaces. Cette période de l'entre-deux-guerres devenait très difficile à vivre : les secousses économiques, jointes à la nécessaire évolution technique des papeteries, que nous décrirons plus bas, écornait les revenus d'un intellectuel sans ressources autres que familiales. Il décédait à Rennes, en 1949, encore choqué par les spasmes de l'occupation allemande, dont les conséquences avaient été dramatiques pour nombre d'autonomistes en raison de leurs sympathies et, quelquefois, de leurs actes plus que suspects.

Dans son oeuvre philologique passent relativement inaperçus plusieurs opuscules en réalité très caractéristiques d'une volonté constante : considérer la langue bretonne non pas seulement comme littéraire, poétique ou religieuse, mais comme un outil propre à exprimer les nuances d'une pensée scientifique et technique actualisée¹⁰. Ces efforts pour dépoussiérer le breton et l'imposer comme langue de la réalité autant que du mythe ont été vivement raillés et considérés comme artificiels dans l'esprit et dans la pratique, mais ils se comprennent mieux à la lecture d'un autre ouvrage, lui aussi tombé dans l'oubli et diffusé en 1910 : *Les petites industries rurales et locales*¹¹

Une doctrine régionaliste de la question sociale.

F. Vallée précise, à la fin de ce texte, que l'impression en a été réalisée "*sur papier avec filigrane breton (...) fabriqué en pays celtique (Locmaria près Belle-Isle-en-Terre) sous une direction et à l'aide d'une main d'oeuvre exclusivement bretonne*". Cette référence à l'entreprise familiale apparaît plus comme une pétition de principe que comme une tentative de publicité. En effet, aucun élément biographique attesté n'indique que F. Vallée ait beaucoup pris part lui-même à la marche de l'usine. Ce qu'il confirme, en continuant : "*Les régionalistes sont priés de lui donner la préférence pour leur correspondance et leurs impressions*"¹². Si la papeterie Vallée avait dû se contenter d'une clientèle militante aussi maigre, si épistolière et vaillante fût-elle, sa faillite eût été, à l'évidence, très rapide !

⁸ St-Brieuc, 3e édition, 1912.

⁹ Publié avec le concours de R. Le Roux et E. Renault, Rennes, Ed. de l'Imprimerie commerciale de Bretagne, 1931-33.

¹⁰ Citons, en particulier : "Essai de technologie bretonne : électricité et applications, magnétisme ; lanterne à projections et cinéma ; machine à écrire ; bicyclette ; technologie grammaticale ; photographie et applications ; géographie ; machine à vapeur, locomotive, turbines ; photographie ; livre et journal ; impression et illustration" (publiés dans *Buheiz Vreiz*, 1ère année et années 1922, 23 et 24 - "Technologie de l'automobile, du moteur à pétrole et de l'aéroplane ; vocabulaire philosophique" (restes inédits) - En collab. avec R. Le Roux, "Choix de mots concernant l'anthropologie, l'ethnographie, l'histoire de la civilisation, l'astronomie, la météorologie, la géologie, la paléontologie, la géographie, la botanique et la zoologie" (inédit). D'après R. Kerviler, op. cit., note (6).

¹¹ *Les petites industries rurales et locales (notes régionalistes)*, Lorient, Ed. du Pays breton, 1910, 34 p.

¹² Ibid., p. 32.

Cependant, l'étude de Vallée porte sur les activités économiques d'intérêt local en Allemagne, en Suède et en Irlande, "*considérées surtout*", dit-il, "*au point de vue des applications possibles en Bretagne comme remède à l'émigration*"¹³ Malheureusement, il ne cite à aucun moment ses sources (celles-ci semblent tout de même, le plus souvent, irlandaises, en conséquence d'une réelle fascination du nationalisme breton à l'égard de ce pays), en sorte qu'il est très difficile de reconstituer les références exactes qui lui ont servi d'appui. Pour autant, la substance du raisonnement n'en perd pas sa clarté. L'exemple allemand du Wurtemberg fournit d'abord le type de fabrications visées : essentiellement matières textiles (couvertures, tapis, flanelle, tricots, toile, tissus), petite instrumentation, confection d'objets d'art et d'artisanat (pièces d'ivoire, sculptures sur bois, jouets, meubles, chapeaux, horlogerie, papier.) Ces fabrications peuvent fournir, avec une *formation technique supérieure*, des revenus d'appoint pour une population agricole : il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'industries "*destinées à faire vivre la famille, mais de petits travaux que l'on peut exécuter en commun la journée finie, surtout pendant les veillées d'hiver*"¹⁴. En d'autres termes, il n'est pas question de contester en Bretagne la primauté de l'agriculture, ce qui autorise à reconnaître dans le modèle proposé par F. Vallée une survivance, à peine édulcorée, du schéma proto-industriel.

L'exemple suédois, en second lieu, est encore plus parlant puisque les "*industries de foyer*" (dentelle, broderie, costume) sont, dans ce pays, une véritable coutume caractéristique de chaque province. Dès lors, elles "*n'ont pas besoin d'être importées par les économistes*". Elles s'élèvent, d'elles-mêmes, au rang d'un "*art populaire*" authentique qui présente un quadruple avantage : son développement préserve "*l'intégrité et le progrès de la race*". Il favorise la vie de famille : "*La mère et les filles restant au logis, c'est un élément d'union, de stabilité et de moralisation assuré au foyer*". Il aide à éduquer les classes populaires, en y créant une "*véritable aristocratie du talent*". Enfin, il contribue à l'union des classes, "*en rapprochant travailleurs et dirigeants*".

De surcroît, ces derniers se trouvent dispensés, par son intermédiaire, de "*ce courant de frivolité, aussi stérile que cosmopolite, où se perd en France le meilleur de (leur) intelligence et de (leur) énergie*". C'est assez dire l'intérêt qu'il y aurait à transplanter cet essai dans un pays de traditions comme la Bretagne, à condition que le mouvement reste "*essentiellement lié au Sol et à la Race*". Bref, "*il ne s'agit pas d'un mouvement artificiel d'industries banales, patronné par une action sociale quelconque, mais bien du développement de la vie économique et artistique du pays même, appuyé et guidé par une classe dirigeante consciente, dans un but de redressement national*". Du même coup la "*question sociale*" serait presque déjà résolue, chacun ayant l'espoir de donner un sens à sa vie en s'incorporant à une "*élite vraiment et foncièrement bretonne*"¹⁵

¹³ Ibid., p. 3 (souligné par l'auteur).

¹⁴ Ibid., p. 8.

¹⁵ Ibid., p. 10-13 (la "question sociale" entre guillemets dans le texte).

Ainsi, à l'instar de l'Irlande, la Bretagne pourrait développer une série *d'ateliers d'art*, établis en dehors des agglomérations, dont on ne négligerait pas la décoration et où l'art celtique renouerait avec l'inspiration religieuse de ses origines. On aurait égard à y privilégier l'habileté ancestrale des artisans locaux pour le tissage, laquelle aurait en outre l'avantage de concentrer le travail dans une *industrie de foyer* (notion-clé de tout cet édifice). Les ouvriers seraient alors logés dans des *"habitations hygiéniques à bon marché pour la campagne"*¹⁶. Celles-ci compléteraient avantageusement celles que l'on a la fâcheuse habitude de destiner *"trop exclusivement aux ouvriers des villes"*. Chacune de ces maisons comporterait une pièce pour le métier à tisser. Contre l'alcoolisme, on installerait un réseau de *"bars de tempérance"*, *"établissements qui tiennent à la fois quelque peu de nos fourneaux économiques (sic), de nos cercles et de nos bureaux de bienfaisance"*¹⁷. Alors seulement, il deviendrait raisonnable de promouvoir l'essor parallèle, mais soigneusement maîtrisé, d'une *"industrie mécanique"*, fonctionnant à l'énergie hydraulique de préférence.

Telles sont les grandes lignes de ce programme de *"relèvement national"*, *"par la restauration de la langue et de l'esprit local marchant de pair avec l'Organisation de la petite industrie"*¹⁸, sur les bases d'un consensus social généralisé, traduit par une variante rurale d'habitat standardisé et dispersé. *"Tandis que d'autres"*, conclut F. Vallée, *"s'absorbent dans les questions - à peu près stériles pour la production - de l'organisation ouvrière et de la législation du travail, semblables à des ingénieurs qui édifieraient laborieusement les travaux d'art d'un canal, mais oublieraient d'y faire couler l'eau, nous autres Régionalistes (...) nous nous occupons avant tout de l'étude et de l'aménagement des sources de travail"*¹⁹

Le problème qui se présente immédiatement à l'esprit, à la lecture de ce manifeste, est bien sûr de savoir si son influence s'est traduite dans les faits. Pour répondre à cette question importante, il est tentant d'observer la politique sociale qui fut en usage aux papeteries Vallée, où les sympathies régionalistes n'étaient d'ailleurs pas moins théoriquement réelles.

L'espace social d'une entreprise en milieu rural.

Fondée en 1854²⁰, seule papeterie des Côtes-du-Nord au lendemain du premier conflit mondial, l'usine Vallée était équipée, en 1919, d'une machinerie assez complexe et cohérente associant une coupeuse et une batteuse à chiffons, trois lessiveurs, trois meules, deux défileuses, quatre blanchisseuses, cinq raffineuses, deux machines à papier de

¹⁶ Ibid., p. 21 (souligné par l'auteur).

¹⁷ Ibid., p. 23.

¹⁸ Ibid., p. 22 (souligné par l'auteur).

¹⁹ Ibid., p. 28.

²⁰ Archives départementales des Côtes-d'Armor (ADCA), 77 J, Fonds privé des papeteries Vallée, dépôts de 1966, 69 et 70, 1.1. Registre de comptabilité des premières années (1854-56).

grande dimension, deux calandres à satiner, deux bobineuses à journaux, quatre coupeuses, quatre régleuses, deux machines à broder, un défibreux²¹. Avec ce matériel déjà sophistiqué, on était capable de produire diverses qualités de papier : papier à journaux fourni aux quotidiens régionaux, papier blanc satiné à destination de l'Imprimerie nationale et des arsenaux de Rennes ou Brest, cahiers d'écoliers brochés et papier buvard - la fierté de l'entreprise - dont les chemins de fer de l'Etat étaient très friands et sur lesquels les dirigeants comptaient pour relancer les fabrications après la guerre.

L'usine restait très implantée dans son environnement local dont elle dépendait pour ses approvisionnements de chiffons, collectés artisanalement dans les villes voisines, de Morlaix à Guingamp et Tréguier. Mais, peu à peu, les nécessités de la production l'obligeaient à se fournir industriellement dans le reste de la France et à s'intéresser aussi à la pâte de bois mécanique et chimique. Ces mêmes nécessités aboutirent, en 1920, à une décision importante : la construction d'un barrage et d'une usine hydro-électrique sur le Léguer, au lieu-dit Kernansquillec, financée par une augmentation de capital (de 500 000 à 1 million de francs). Cette petite centrale était en mesure de distribuer et de vendre des surplus d'électricité dans les environs, et elle répondait bien, ce faisant, à un mot d'ordre essentiel des régionalistes en faveur de ce mode d'énergie, qui n'avait pas encore eu le temps de se répandre effectivement en Bretagne.

Elle nous fournit, en même temps, l'occasion d'observer succinctement les reclassements de propriétés foncières opérés par les membres de la famille Vallée pendant ces années-là. Un certain nombre d'acquisitions, portées au compte de la Société anonyme des papeteries, semblent alors se rapporter aux terrains indispensables pour agrandir le territoire destiné à être ennoyé. Elles se produisent logiquement entre 1915 et 1921²². Dans le même intervalle, l'entreprise acquiert quelques maisons proches des lieux de production²³. Mais, Parallèlement, plusieurs membres de la famille se dessaisissent de leurs possessions²⁴. Le seul à investir dans l'immobilier local est Olivier Vallée, alors gérant de l'entreprise²⁵. Par conséquent, à première analyse, on ne décèle ni du côté de la firme, ni dans la famille, une politique d'acquisitions foncières et d'occupation de l'espace, pensée sur le long terme, au-delà d'aménagements décidés ponctuellement.

Il en résulte aussi quelques observations touchant à la gestion du personnel. Celui-ci était d'origine visiblement locale, d'après les patronymes, et *"recruté tout entier dans la*

²¹ *Le développement économique des Côtes-du-Nord. Agriculture, industrie, commerce*, St-Brieuc, F. Guyon Ed., 1919, p. 263-65.

²² ADCA, 3P, matrices cadastrales, commune de Belle-Isle-en-Terre, vol. 2, propriétés non construites, folio 428.

²³ ADCA, 3P, *ibid.*, vol. 1, propriétés bâties, cases 252, 254, 255, 262 (12 références cadastrales).

²⁴ ADCA, 3P, *ibid.*, vol. 2, Charles Vallée (folio 424), Joseph Vallée (folio 430), Marthe Vallée (folio 436), Yves Vallée (folio 437).

²⁵ ADCA, 3P, *ibid.*, vol. 1, case 206.

*région ; les spécialistes", rapporte une enquête administrative de 1919, "(conducteurs de machines, calandriers, gouverneurs de cylindres) ont été formés à l'usine même où, en tout temps, travaillent de nombreux apprentis : ces spécialistes appartiennent souvent à des familles où leur métier se transmet de père en fils"*²⁶. On avait bien ainsi une population ouvrière embauchée "à l'ancienne", par réseaux familiaux, probablement en partie liée à des exploitations agricoles voisines et qui, en 1912, était féminine presque pour moitié (49 femmes sur un total de 113 employés, soit 43, 36 %) ²⁷. Les chefs de famille propriétaires d'une maison apparaissent peu nombreux, lorsqu'on peut les repérer : trois seulement par exemple dans les matrices cadastrales de Belle-Isle-en-Terre, entre 1914 et 1923²⁸. Les investigations actuelles ne permettent pas de localiser les autres.

Mais les propriétés gérées par les papeteries laissent penser que ces dernières n'ont pas consenti, quant à elles, un gros effort pour loger leurs ouvriers : dans les livres de paie, les loyers comptés sur salaires sont faibles et rares²⁹. Ils correspondent sans doute plus souvent à des sommes versées pour la culture d'un lopin de terre que pour l'occupation d'un logis. Jusqu'à plus ample informé, on peut donc admettre que l'usine Vallée ne s'est jamais lancée dans la construction d'un village industriel ni, du reste, dans un programme d'habitat dispersé à la campagne mais qui serait resté associé à l'entreprise. Une visite sur le terrain confirme cette impression : aucune concentration notable d'habitat ne figure dans l'environnement proche du site productif, à l'exception du faubourg qui serpente le long du Léguer à la sortie de Belle-Isle-en-Terre et du hameau de Locmaria, au-dessus de l'usine, dans l'enclos paroissial duquel sont enterrés plusieurs membres de la dynastie Vallée.

La famille s'en est remis à l'insertion rurale naturelle de ses employés, effectivement bien ancrés dans leur terroir, sans opérer une démarche volontariste, comme en témoigne la "caisse de secours aux ouvriers malades et indigents" sur laquelle étaient prélevées, au coup par coup, dans un cadre paternaliste assez classique, les sommes nécessaires pour les soins d'une maladie ou pour la remise d'un loyer impayé par suite d'inactivité involontaire³⁰. Au reste, lorsque surviennent les événements de 1936, le discours demeure caractéristique du langage patronal le plus habituel, dans une branche où les difficultés n'étaient pas fictives : "Les avantages accordés au personnel", jugent les administrateurs en 1937, "ont été codifiés en une convention collective... Il est bon qu'il se rende compte des sacrifices consentis par la Société et sache que, si nous sommes animés

²⁶ *Le développement économique des Côtes-du-Nord...*, op. cit.

²⁷ ADCA, 77 J, Fonds privé des papeteries Vallée, dépôts de 1966, 69 et 70, 3. 10. Livre de paie des salaires (1911-15).

²⁸ ADCA, 3P, *ibid.*, vol. 1, cases 18, 137 et 268.

²⁹ Voir note (27).

³⁰ ADCA, 77 J, Fonds privé des papeteries Vallée, dépôts de 1966, 69 et 70, 4.4. Livre impersonnel (2e série) (1908-1913).

des meilleures intentions en sa faveur, il est des limites que l'on ne saurait dépasser sans compromettre la vie même de notre industrie"³¹

Du bretonisme au nationalisme.

Visiblement les théories exprimées par F. Vallée en 1910 n'ont pas passé l'épreuve de la réalité ni celle de l'entre-deux-guerres. Et l'on aurait peut-être là un prolongement de la thèse de Jean-Yves Guiomar sur le "*bretonisme*", suivant laquelle, au XIX^e siècle, l'idée nationale bretonne aurait été incapable de sortir de l'aire culturelle³². Il est clair, dans notre cas de figure, que les dirigeants de l'entreprise n'ont pas voulu ou su transférer, dans l'aire économique, un cadre théorique idéal. C'est ce dernier qu'il convient donc d'éclairer, pour clore cette brève analyse.

Les idées de F. Vallée furent d'abord diffusées, comme il se doit, dans les rangs de l'Union régionaliste bretonne, qui les paraphrasa et les commenta abondamment. Mais, leur fortune idéologique s'inscrit dans un contexte probablement plus vaste. C'est ainsi qu'un Jean Choleau tentera, en les élargissant avec son expérience professionnelle de l'artisanat, de les justifier historiquement et de leur donner une existence concrète³³. Sous son impulsion, dans les mouvements régionalistes, on en viendra à considérer que, sans refuser la mécanisation, il convient de favoriser la petite fabrication individuelle ou familiale, que celle-ci est desservie non par des faiblesses structurelles mais plutôt par un effort de commercialisation insuffisant. "*Certes, la concentration industrielle est un fait qu'on ne saurait nier : mais elle n'est pas due tant à l'infériorité de producteur de l'artisan, qu'à son infériorité de vendeur*"³⁴. Et encore : "*L'usine, et par ce mot je veux désigner ces immenses fabriques où sur 500 ouvriers on en trouve à peine 20 possédant un métier, 20 qui ne sont pas de vulgaires manoeuvres sans avenir, l'usine, dis-je, tue l'atelier, en ce sens qu'elle lui enlève la main d'oeuvre. Nous devons donc encourager l'apprentissage*"³⁵.

De ces professions de foi naîtra tout un mouvement d'expositions-ventes (Vitré, 1910 ; Fougères, 1921 ; Guingamp, 1922 ; etc.). En 1909, le bulletin de l'URB se fait l'écho d'une de ces manifestations où furent rassemblées les oeuvres produites par un atelier de

³¹ ADCA, 77 J, Fonds privé des papeteries Vallée, dépôt de 1970, comptes rendus des conseils d'administration.

³² Jean-Yves Guiomar, *Le bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle*, Mayenne, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1987.

³³ Jean Choleau est le fils d'un fabricant de tissus à la main de Vitré. Il reprend l'affaire paternelle en 1909 et y ajoute des fabrications mécanisées. Il a donc un contact personnel direct avec les milieux industriels. Membre de l'URB en 1909, il passe en 1911 à la Fédération régionaliste bretonne, plus préoccupée par les problèmes économiques. On lui doit une foule d'ouvrages et d'articles (dont plusieurs réflexions sur les organisations corporatives et les "petits métiers"), parmi lesquels : *L'expansion bretonne au XX^e siècle*, Paris, Champion, 1922 et *Questions bretonnes des temps présents*, Vitré, Ed. Unvaniez Arvor, 1942 (2 vol.).

³⁴ *Questions bretonnes des temps présents*, op. cit., vol. 2, p. 42.

³⁵ Ibid., p. 41.

sculpture sur bois à Caurel, les faïenceries Henriot, une fabrique de dentelles au point d'Irlande à Audierne, l'atelier d'étoffes de fantaisie possédé par Choleau lui-même à Vitré³⁶. Depuis le mot d'ordre : "*Bretagne et poésie*", jusqu'à ceux : "*Bretagne et travail*", "*Bretagne et labeur*", on perçoit bien la marche et la tonalité de ce syncrétisme social.

Conclusion : utopie identitaire, utopie littéraire.

Dépourvue de base de classe, l'utopie régionaliste est le fait de notables qui ont une perception abstraite, timorée de la révolution industrielle et le "*bretonisme n'est qu'une construction d'intellectuels à visée culturelle*"³⁷. Comme le précise J.-Y. Guiomar, "*dynastie royale ou ducale autour de laquelle une bourgeoisie aurait pu organiser un cadre national, oppression ou ségrégation sociale ou ethnique, persécution religieuse... rien de tout cela n'existe en Bretagne qui eût pu donner des forces et un cadre à une revendication nationale*"³⁸. En sorte que la réflexion économique du mouvement régionaliste breton, au XX^e siècle, s'exerce à l'intérieur d'une coquille vide. Elle est peut-être moins une réponse idéologique au problème de l'industrialisation qu'une interprétation de l'activité productive en termes non pas de développement mais plutôt de réforme des mœurs par le retour au passé. Son propos n'en est pas moins le rêve d'un monde plus intégré, plus cohérent, sur la base d'une appartenance *nationale*. Doit-on parler, à ce sujet, de démarche égalitaire ou plutôt identitaire ? Si l'on peut, en l'occurrence, évoquer ici un paysage utopique, c'est probablement au sens éthique, comme projet associant le travail à un cadre de vie sinon enchanteur du moins protégé.

On retrouverait ainsi les racines littéraires de l'utopie. Celles, par exemple, qui s'expriment dans le monde balzacien, clos et isolé, du *Médecin de campagne* (1833) ou du *Curé de village* (1839) (*Scènes de la vie de campagne*). Il s'agit là d'un "*canevas mythique*" assez semblable à ce que décrit Jean Servier : "*La poésie ou les contes de fées viennent inmanquablement à l'esprit du lecteur d'utopies, peut-être parce que ce fil est le rêve*"³⁹. A cet égard, les lieux d'utopie peuvent conduire à une interprétation régressive des rapports sociaux. En éludant, ici, les conséquences humaines de l'industrialisation, ils visent à la dissolution du lien social dans un désir d'identité. La nation bretonne, réceptacle de ce désir, devient un milieu abrité des tensions, des oppositions du siècle. Un milieu idéal, irréel.

On parvient donc là au croisement des courants d'opinions marquant la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. En effet, pour ne pas quitter le cadre armoricain, J. Choleau fut un disciple de Frédéric Le Play. A ce titre, il fut proche, dit-on, de la Société d'économie sociale dont il relayait les idées en Bretagne⁴⁰. On sait par ailleurs

³⁶ *Bulletin de l'URB*, Imprimeries Bouteloup, Redon, 1909.

³⁷ M. Denis, préface à l'ouvrage de J.-Y. Guiomar, *Le bretonisme*, op. cit., p. 14.

³⁸ J.-Y. Guiomar, *Le bretonisme*, op. cit., p. 412.

³⁹ J. Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 316.

⁴⁰ "Notes biographiques" en introduction au vol. 1 de *Questions bretonnes des temps présents*, op. cit., p. 15.

que John Ruskin et William Morris ont été traduits par le socialiste Emile Masson, fondateur de la revue *Brug*, en 1913 et lui-même auteur d'une *Utopie* d'un délicieux archaïsme médiéval⁴¹. "Soucieux de marier la doctrine internationaliste avec les expressions locales, de ne réfuter ni les langues minoritaires, ni la religion, pas plus que la petite propriété de la terre, croyant en la personne autant qu'en la masse et voyant en la paysannerie le savant équilibre de ces valeurs" , Emile Masson assure la liaison entre l'objectif libertaire et les valeurs de la tradition dans une autre "vision idyllique de l'environnement bienheureux"⁴². Même si tous les textes évoqués ci-dessus sont de nature purement spéculative, ils font partie du substrat idéologique de l'utopie (dans une mesure qui n'est pas complètement évidente) et il ne fait pas de doute qu'ils ont accompagné, en les influençant ou en les nuancant, les solutions imaginées pour résoudre le problème du logement social⁴³.

L'ensemble des actes du colloque est disponible sur le site de l'APIC

<http://www.patrimoineindustriel-apic.com/>



⁴¹ Emile Masson, *Utopie des îles bienheureuses dans le Pacifique en l'an 1880*, Paris, Rieder, 1921.

⁴² D. Le Couedic, "Régionalisme et nationalisme, deux visions du monde et de l'architecture", *1918-1945 Bretagne. - Modernité et Régionalisme*, Bruxelles, Mardaga, 1986, p. 33.

⁴³ C'est ce débat d'idées que Jean-Claude Vigato essaie, par exemple, de reconstituer et de décrypter pour comprendre l'émergence et la persistance de certaines solutions architecturales, jusqu'au mi-lieu du XX^e siècle et même peut-être au-delà, dans *L'architecture régionaliste France, 1850-1950*, à paraître.